

LE VIEUX PÈRE

J'aime à vous voir jouer auprès de ma fenêtre.
J'aime à vous voir courir les papillons légers.
Et vos éclats de voix dans mon âme font naître
D'un passé déjà lointain les échos séduisants.
Où, vos rêves si francs sont un baume à mon âme.
Alors, je vous appelle et je vous tends les bras.
Je puis la gaieté dans vos yeux pleins de flamme.
Mais lorsque vous pleurez, je ne vous aime pas.

J'aime à vous voir encore, troupe ardente et sereine,
Ignorante du mal qui fait verser des pleurs.
Accourir tout joyeux des confins de la plaine.
Et me faire cadeau des plus charmantes fleurs.
L'autre jour, vous avez emporté du bocage
Des oiseaux enlevés à leur mère là-bas :
Vous les tenez captifs dans une étroite cage.
Quand vous êtes cruels, je ne vous aime pas.

Soyez toujours unis, n'ayez pas de parole
Trop acerbe entre vous ; aimez-vous constamment.
Conservez votre force et votre gaieté folle.
Vous êtes fribbles, songeurs, ce serait mon tourment.
Où vous ne savez pas combien votre vieux père,
Eulandis, compte sur vous pour raffermir ses pas.
La concorde et l'amour font l'avenir prospère.
Quand vous vous querellez, je ne vous aime pas.

SAINT-JULIEN.

SECRET DE JEUNE FILLE

Nous donnons à titre de curiosité la seule nouvelle qui ait, croyons-nous, jamais été écrite en français l'éminent romancier dont tous les journaux anglais déplorent la perte.

Miss Julia Kavanagh, qui vient de mourir subitement à Nice, à l'âge de 53 ans, était un des auteurs les plus connus et les plus appréciés de l'Angleterre. Elle débuta très-jeune dans la carrière littéraire, et n'avait pas vingt ans quand elle composa *Nathalie*, son premier roman.

Ce livre, qui avait été successivement refusé par deux éditeurs, eut un tel succès que le nom de miss Kavanagh devint rapidement célèbre.

Elle publia successivement *Daisy Burns*, *Madeleine*, *Grace De*, *Queen Mab*, *Beatrice*, *Silvia*, *Two Little*, etc., etc., et ses nombreux romans furent toujours accueillis avec la même faveur, non seulement en Angleterre et en Amérique, mais encore en Allemagne, où ils étaient traduits aussitôt qu'on l'avait arrangé pour le théâtre quelques-uns de ces ouvrages.

Un seul des romans de miss Kavanagh a été traduit en français, c'est *Daisy Burns*, qui parut sous le titre de *Tout et l'Autre*. La maison Hachette le plaça aussitôt dans sa bibliothèque des bons livres.

Miss Kavanagh, qui parlait français comme une Parisienne, se méfiait des traductions ; plus d'une fois, elle eut la pensée de transcrire elle-même ses ouvrages dans notre langue, mais ses engagements avec ses éditeurs ne lui en laissèrent point le loisir.

D'origine irlandaise, elle joignait à la vivacité spirituelle de ses compatriotes, une instruction très-sérieuse et très variée, et rien ne peut rendre le charme de sa conversation.

Une partie de la vie de miss Julia Kavanagh s'est passée à Paris ; elle regardait la France comme une seconde patrie ; aussi ne voulut-elle pas la quitter lorsque la guerre éclata et passa en Normandie les funestes mois de l'hiver 1870-1871. Forcée un peu plus tard, par sa santé délicate, d'habiter un climat plus doux que celui de Paris, elle s'était fixée à Nice avec sa mère. « J'ai choisi Nice plutôt que l'Italie, disait-elle aux amis à qui elle faisait part de cette résolution, parce que Nice est encore la France ! »

Depuis longtemps ma cousine me priait de l'appeler voir. J'acceptai enfin, mais non sans regret. Il s'agissait de passer plusieurs semaines avec Mme Le Tellier, dans une propriété qu'elle avait achetée au fond de la Normandie, et que je ne connaissais pas.

J'éprouvai une sorte de tristesse à quitter le milieu tranquille dans lequel je vis avec tant de douceur depuis bientôt vingt ans. Une femme qui ne s'est pas mariée, qui n'a pas de liens de famille, vieillit vite dans la solitude. Je m'en aperçus lorsqu'il fallut me mettre en route, et j'avoue que je me suis toujours repentie du voyage auquel je dois la seule aventure romanesque de ma vie.

Je partis par un temps affreux, j'eus de la pluie toute la matinée. Il pleuvait encore lorsque j'arrivai vers la fin du jour à la station de... où la voiture de Mme Le Tellier m'attendait. La route qui conduisait à la propriété de ma cousine traversait de vastes plaines d'un aspect triste et morne. La pluie avait cessé, mais les derniers rayons d'un soleil d'automne tiède et pâle s'allongeaient sur de grandes flaques d'eau qu'un essaim d'hirondelles rasaient de leur vol tournoyant et rapide. Le cheval allait au pas, tant la route était en mauvais état, le cocher sifflait sur son siège, je regardais tristement devant moi, je regrettais déjà ma chambre, mes livres, mon intérieur si paisible et si doux. Je trouvais à cette campagne je ne sais quel air sombre et désolé. Le soleil s'était couché ; les premiers plans du paysage rentraient dans l'ombre. Le crépuscule, en s'avancant dans la plaine, semblait faire reculer la lumière jusqu'à la limite de l'horizon. Bientôt, il n'y eut d'éclairci que le fond du tableau. Sur cet espace terne et gris, je vis passer une troupe de paysans qui revenaient lentement du marché. L'eau verte et endormie d'une grande mare réfléchissait la paisible cavalcade et quelques nuages qui passaient dans le ciel pluvieux du soir. C'était l'automne dans toute sa tristesse.

Nous arrivâmes enfin à la maison de ma cousine. Elle était fort ancienne, assez vaste, mais sombre. Mon cœur se serra à l'aspect des grandes salles et des fenêtres étroites que j'aperçus en entrant. Il me sembla que l'on devait s'ennuyer à son aise dans cette demeure. Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter à cette pensée chagrine, j'entendis le pas et la voix de ma parente qui accourait pour m'embrasser.

Cette bonne Mme Le Tellier était bien la meilleure femme du monde. Elle m'accueillit avec une joie réelle, au fond de laquelle je décelai cependant une certaine tristesse. Sa fortune était prospère, sa santé excellente ; je devinai que Marie Blanchet, jeune nièce orpheline qu'elle avait élevée et qu'elle tenait en grande

affection, devait lui donner quelque souci. Tout en m'installant dans ma chambre — hélas ! qu'elle était triste pourtant, et c'était la meilleure du logis — je demandai où était Marie.

« Elle est allée voir une amie malade, une jeune fille qui se meurt d'une maladie de cœur. Elle va rentrer. »

« Elle va bien ? »
« Oh ! parfaitement, » reprit Mme Le Tellier. Mais son visage s'assombrit, on eût dit qu'elle m'annonçait une mauvaise nouvelle.

On prétend que les vieilles filles sont curieuses. Je n'en sais rien, mais je ne le crois pas. Je me contentai de dire à ma cousine :

« Pourquoi ne se marie-t-elle pas ? »
« Ah ! voilà. Elle est jolie comme un ange, bonne autant qu'on peut l'être ; ma fortune lui est assurée, les prétendants abondent, mais Marie les refuse l'un après l'autre, et elle a vingt-quatre ans. »

« Peut-être a-t-elle quelque sentiment caché ? »
« Marie ! fi donc ! je l'ai laissée parfaitement libre. « Épouse qui tu veux, lui ai-je dit. Seulement, comme je ne veux pas me séparer de toi, que ce ne soit pas un officier. » Or, voyez la chance, il ne s'en est pas présenté un seul. »

« Peut-être est-ce une vocation religieuse que Marie n'ose vous avouer. »

« Point. J'ai eu cette pensée. J'en ai parlé à Marie, elle m'a répondu en souriant qu'elle n'avait jamais songé au convent. Non, ce n'est point le mariage qui lui repugne, ce sont les maris. Ah ! combien je regrette M. de Ménars. Je n'ai jamais connu d'homme plus distingué. Il a trente ans à peine, une belle fortune, un esprit supérieur, toutes les qualités aimables et solides qui peuvent assurer le bonheur d'une femme, et ajoutez à cela qu'il était fort épris de Marie. »

« Et elle n'en a pas voulu ! m'écriai-je étonnée. C'est inouï, je l'ai rencontré à Paris, ce M. de Ménars, il est charmant. »
« Eh bien ! elle l'a refusé deux fois, répondit Mme Le Tellier en soupirant, et il vient de se marier. Ainsi, c'est fini. »

« Chère cousine, je n'y comprends rien. »

Je n'y comprenais rien, en effet. Marie, qui survint alors et se jeta dans mes bras avec effusion, ne me semblait pourtant pas destinée au célibat. C'était une blonde au visage souriant et tendre, aux yeux bleus et ingénus.

Elle avait vingt-quatre ans et en paraissait dix-huit à peine. Ses traits charmants avaient encore toute la grâce rieuse et naïve de la jeunesse, rien n'était plus séduisant et plus doux que son sourire. Je compris que M. de Ménars eût été vivement épris d'une aussi jolie fille. Mais je ne m'expliquais pas qu'elle eût refusé deux fois un homme jeune encore, riche, accompli de tout point et fort amoureux.

J'avais vu naître cette enfant. Je crus pouvoir l'interroger. Ma cousine nous avait guettées. Nous étions descendues ensemble au grand salon et nous y étions seules. Marie, assise dans l'embrasure d'une des fenêtres, regardait fuir les nuages d'un air pensif. A quoi songait-elle ?

« Marie, lui dis-je sans préambule aucun, d'où vient que vous ne voulez pas vous marier ? »

Marie me répondit très-simplement :

« Mais je ne demande pas mieux, cousine. »
« Eh bien ! alors pourquoi êtes-vous Marie Blanchet, comme devant ? »

« Ah ! dit-elle avec un sourire railleur, c'est que j'attends. »

Je voulus la faire sortir de là. Mais Marie s'était réfugiée dans l'attente comme dans un fort inexpugnable, et j'étais en vain de la confesser. Quoique je pusse faire, elle m'échappait toujours.

Ma cousine revint, il fallut parler d'autre chose. J'avoue que je m'ennuyais mortellement. La monotonie de cet intérieur provincial n'était pas la mienne. Un orage épouvantable éclata après dîner, et fit diversion. Mme Le Tellier en fut tellement bouleversée qu'elle alla se mettre au lit. Je me retirai dans ma chambre, et je tâchai de lire malgré les éclairs ; mais j'étais agitée et je laissai bientôt tomber mon livre sur mes genoux. L'orage s'éloignait en grondant. On avait oublié de fermer les volets de ma fenêtre, et à travers les vitres, je voyais s'agiter les grands arbres du jardin, tandis que la lune semblait courir follement sur les nuages. C'était beau, mais c'était triste.

Un léger coup frappé à la porte de ma chambre me fit tressaillir. Je me levai et j'allai ouvrir. C'était Marie ; elle était fort pâle et tenait une lettre ouverte à la main.

« Ma cousine, me dit-elle d'une voix enrouée, je viens vous demander un grand service. Ma pauvre Constance, qui allait mieux il y a quelques heures à peine, se meurt et demande à me voir ce soir. Sa mère m'a écrit et me supplie de la contenter. Voulez-vous être assez bonne pour l'accompagner. Le château du Mersan est à une lieue d'ici. Ma tante ne veut pas que j'y aille seule, et notre pauvre François est trop souffrante pour sortir même en voiture. »

J'eus grand-peine à dissimuler l'effroi douloureux que m'inspirait cette prière. Si je suis seule, hélas ! c'est que des êtres bien chers m'ont quittée l'un après l'autre. Ma vie est remplie de ces ombres bien aimées. Leur souvenir m'est doux, mais non ce qui me rappelle l'heure navrante de l'adieu. La pensée d'être près d'un lit de mort me serre le cœur. Ce dual terrible, dans lequel la force, la jeunesse et la vie sont toujours vainues, attriste tout mon être ; mais j'eus assez d'empire sur moi-même pour ne rien témoigner de ce que j'éprouvais. Je m'empressai d'accéder au désir de Marie, et nous partîmes aussitôt.

Ce voyage lugubre me remplît de tristesse. La conversation de Marie n'était pas faite pour

m'égayer. Elle se mit à pleurer quand nous fumes en voiture, et lorsque cette première douleur fut un peu calmée, elle ne m'entretint que de Constance du Mersan.

« C'est un ange, me dit-elle, elle deviendrait Carmélite si elle pouvait guérir. Ah ! si la vocation religieuse se donnait, je serais déjà une sainte dans quelque convent. Constance est admirablement belle ; elle aurait épousé M. de Ménars par obéissance et parce que ses parents souhaitaient bien vivement ce mariage, mais une cellule était toute son ambition. »

« Comment se fait-il que votre amie ne soit pas devenue Mme de Ménars ? »

« Comprenez-vous cela, ma cousine ? dit vivement Marie. Tout le monde parlait de ce mariage, M. de Ménars dansait toujours avec Constance, puis soudain c'est une autre qu'il devait épouser. »

« Et cette autre, c'était Marie Blanchet ? »

Marie demeura un moment interdite, puis elle me répondit assez sèchement :

« Eh bien ! oui, c'est vrai, mais vous jugez si j'étais disposée à l'écouter. Comment pouvais-je lui pardonner d'avoir abandonné ma chère Constance ! »

« Mais s'il ne l'aimait pas, chère petite. »

« Il aurait dû l'aimer, dit Marie avec feu. »

« Mon enfant, lorsqu'un homme d'honneur se retire, et M. de Ménars a une réputation excellente, il a souvent de bonnes raisons pour cela. »

« Vous accusez Constance, s'écria Marie indignée. »

« Pas le moins du monde. C'est un ange, vous l'avez dit ; mais si M. de Ménars n'aime pas les anges, qu'y voulez-vous faire ? »

Marie se tut. Je devinai qu'elle boudait. La jeunesse est ainsi faite. Ses amitiés comme ses haines ont toujours quelque chose de passionné et d'absolu.

Nous arrivâmes enfin au château du Mersan. Je vis, ou plutôt je devinai un grand bâtiment noir. Marie me montra une fenêtre du second étage qui était faiblement éclairée.

« C'est la chambre de Constance, me dit-elle tristement ; pauvre Constance, elle se croyait guérie quand je l'ai quittée. »

Une femme âgée, une parente de la famille, je crois, nous reçut. Elle nous fit monter à la chambre de Mlle de Mersan. Jamais je n'oublierai de spectacle qui s'offrit à mes yeux. Je crois que cette chambre était vaste et assez sombre. Je me souvins qu'une seule bougie brûlait sur la table, et j'aperçus un Christ d'ivoire, au fond d'une grande alcôve ; il y avait aussi quelques figures tristes et pâles dans l'ombre ; mais, je l'avoue, ce ne sont là que des souvenirs confus. Ce qui m'est toujours présent, ce que rien ne saurait effacer de mon souvenir, c'est Constance du Mersan elle-même.

Elle était étendue sur une chaise longue, et toute enveloppée d'une robe de chambre de cachemire blanc.

Ce vêtement, semblable à un linceul, ajoutait à la pâleur de son visage et de ses mains croisées.

Mais rien, pas même le mal cruel qui la consumait, ne pouvait altérer la beauté de cette jeune fille ; elle avait les traits les plus purs, les yeux noirs les plus doux. Elle sourit lorsque Marie s'approcha d'elle, et ce sourire avait une séduction infinie. On ne comprenait pas, en la voyant, qu'un être aussi charmant pût mourir.

Marie n'était que jolie. Constance était admirablement belle. Elle fit un geste. Les femmes qui l'entouraient se levèrent. J'allais me retirer avec elles, mais Mlle du Mersan me retint.

« Vous êtes la cousine ? » me dit-elle.

Je fis un signe d'assentiment.

« Alors restez, Marie aura besoin de vous. »

J'obéis, mais l'accent impérieux de cette jeune fille m'étonna. Je commençais à trouver quelque chose d'étrange et d'indomptable dans le visage qui, d'abord, m'avait semblé si doux.

Sa mère s'approcha d'elle et murmura quelques paroles que je ne pus entendre. Peut-être demandait-elle à rester.

« Non, » lui répondit durement sa fille. Et la pauvre mère s'éloigna en étouffant ses sanglots. La porte se referma sur elle. Marie s'assit auprès de son amie ; j'étais un peu plus loin, dans l'ombre, mais je les voyais toutes les deux.

« Marie, dit Constance, ne vous étonnez pas si je vous ai fait revenir. Vous avez beaucoup de pardonner. »

« Moi ? dit Marie ; moi, Constance ? »

« Oui, vous. Mais je commencerai par vous parler de moi. Il y a, entre votre destinée et la mienne, un lien cruel que vous n'avez jamais compris. Vous vous souvenez de M. de Ménars, n'est-ce pas ? Tous vos malheurs et tous les miens viennent de lui. »

« Vous l'aimiez ? s'écria Marie. »

« Et c'est vous qu'il a choisie ; oui, la est le mal. »

« Ah ! Constance, si je vous ai fait souffrir, pardonnez-moi, pardonnez-moi, » s'écria Marie les larmes aux yeux. »

Mlle du Mersan se mit à rire. Ce rire nerveux et saccadé me glaça ; Marie en demeura altérée.

« Laissez-moi finir, reprit Constance. Eh bien ! oui ! j'étais la plus belle et la plus riche, mais vous étiez aimée. Cela ne vous a pas porté bonheur, ma pauvre Marie ; je jure que vous ne seriez jamais sa femme ; et, vous le voyez, j'ai tenu mon serment, c'est une autre qu'il épouse. »

« Vous me faites peur, dit Marie. Et je la vis trembler. »

« Laissez-moi donc finir, dit encore Constance. Ah ! si j'avais pu vous donner la vocation religieuse, je n'aurais rien à vous dire, mais vous n'avez pas voulu ; après tout, c'est un peu votre faute. »

« Vous me faites bien mal, dit Marie, qui était devenue toute blanche. »

« Laissez-moi donc finir, » reprit de nouveau Constance.

Je l'avoue, l'accent froid, monotone et presque inexorable de cette jeune fille, son regard fixe comme celui de la fatalité revêtue d'une forme vivante, m'effrayaient. Je compris que cette amante désespérée de M. de Ménars avait dû être cruelle pour ma chère Marie. Je me tins prête à tout. J'étais bien éloignée, cependant, de deviner la vérité.

« Vous vous souvenez du bal que donna le préfet, il y a deux ans, dit Mlle du Mersan à Marie ; vous vous souvenez d'avoir dansé avec mon frère le capitaine ? »

Pauvre Marie ! elle devint si rouge que j'en fus peinée.

« Oui, je crois... Je ne sais, répondit-elle en balbutiant. »

« Marie, Marie, je sais tout, » s'écria Constance avec un éclat subit.

Marie se leva, son visage était en feu.

« Il m'a donc trahie, dit-elle avec angoisse. »

« Je sais tout, reprit Constance. Je sais que depuis deux ans il vous écrit d'Afrique, que vous recevez ses lettres par une voie inconnue. Je sais à quelles mains vous confiez vos réponses. Marie, votre dernière lettre à mon frère finissait par ces mots : « Ne me demandez pas si je vous aime. »

Mais votre frère est donc un lâche, s'écria Marie avec désespoir. »

« Non, Marie, ce n'est pas cela. »

« Mais alors qui vous l'a dit ? Comment le savez-vous ? »

Elles se regardaient. Elles m'avaient oubliée. Leurs visages, si beaux tous deux et pourtant si différents : l'un déjà touché par la mort ; l'autre altéré par la douleur, mais plein de vie, restèrent à jamais dans mon souvenir.

« Mais vous ne devinez donc pas ! s'écria Constance avec un emportement douloureux. Mais il faut donc tout vous dire ! »

« Parlez, parlez donc, dit Marie. Ne me faites pas languir. »

« Eh bien ! j'avais vu que mon frère vous plaisait. Ce n'était qu'un caprice. Il était parti, un autre vous le ferait oublier. Je résolus que vous ne perdriez pas son souvenir. »

« Grand Dieu ! dit Marie, vous lui avez dit de m'écrire. »

« Non, je vous ai écrit en son nom. Voici vos lettres. »

Elle posa un petit coffret noir sur les genoux de Marie, puis elle se laissa retomber sur la chaise, comme une personne épuisée de fatigue. Je compris pourquoi elle m'avait dit de rester. Marie semblait être frappée de la foudre.

L'excès de son infortune semblait lui avoir enlevé tout sentiment. Ses yeux fixes me regardaient sans me voir, ses lèvres entr'ouvertes n'exhalèrent ni gémissements ni soupirs. J'étais aussi immobile qu'elle ; je n'osais même parler. Il me semblait qu'au moindre son tout s'écroulerait autour de nous. Ce fut Constance qui rompit ce silence mortel.

« Je ne me dissimule pas mon crime, dit-elle d'un air morne ; il est horrible ! et pourtant je vous ai donné deux ans de bonheur. Vous étiez au ciel, tandis que je souffrais mille maux. Vous ne saurez jamais combien il est dur de parler le langage d'un amour heureux, lorsqu'on meurt de ses souffrances. Que de fois j'eus la pensée de faire déborder dans une de ces lettres le désespoir qui me consumait. Vous ne me croirez pas, peut-être ; ce fut un sentiment de pitié qui me retint. Rendez-moi cette justice, Marie, votre rêve fut pur et doux. »

« Non, non, vous mentez ! s'écria Marie qui sembla se réveiller d'un songe affreux. Non, vous ne m'avez pas écrit ces lettres ! Non, je n'ai pas donné ma jeunesse, mon âme et ma vie à un fantôme ! Il est mort, peut-être ; peut-être est-il infidèle et m'a-t-il oublié ; mais il m'aimait, il m'aimait, je vous dis qu'il m'aimait. »

Constance baissa la tête sans répondre. Marie éclata en sanglots.

« Ah ! que vous avais-je fait, dit-elle, que vous avais-je fait, Constance ? »

« Rien, répondit Mlle du Mersan d'un air sombre, mais il vous aimait. Il en épouse une autre, je le sais, mais au moins ce n'est pas vous. »

Je ne sais si Marie l'entendit, mais elle fut prise d'un tremblement nerveux qui m'effraya. Je crus qu'elle allait s'évanouir, je me levai pour la soutenir.

« Emmenez-la, dit Constance, et prenez les lettres. »

« Venez, mon enfant, » dis-je à Marie. »

Elle se leva à ma voix. Je pris sa main et la soutins jusqu'à la porte. Lorsque nous fumes sur le seuil, elle fit un effort, se retourna et dit doucement :

« Je vous pardonne, Constance. »

La voiture nous attendait, la lune était belle et claire ; le ciel bleu n'avait plus de nuages, mais notre retour fut affreux. Marie ne pleurait pas, elle ne parlait pas, elle gémissait faiblement comme une personne que qu'on accable la douleur. Je n'osais la consoler. J'étais bouleversée. La perversité de Mlle du Mersan m'épouvantait. Elle avait tout combiné avec un art perfide. Le caprice d'une jeune fille, la réputation de ma cousine pour l'état militaire, l'absence elle-même, tout était devenu une arme sûre dans sa main. Se repentait-elle ? J'en doutais ; mais la mort allait tout trahir ; elle le savait, et elle avait voulu léguer son secret à celle que la douleur et la honte empêchaient de le révéler.

« Je ne peux pas voir ma tante, me dit Marie lorsque nous fumes arrivées. Ne lui dites rien, cousine, cela la rendrait trop malheureuse. Plus tard, elle saura tout, mon péché et mon châtiment. »